DEUX EMPEREURS.

I

Si l'on fait à François-Joseph la grâce de le considérer comme un souverain de deuxième ordre, et si l'empereur d'Autriche, contre son cœur peut-être et à la suite d'une défaite humiliante, est devenu le vassataire de Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, il faut dire qu'il n'y a plus en Europe, à cette heure, que deux puissants souverains, deux grands autocrates, deux formidables et magnifiques empereurs, deux glorieux « mangeurs de peuples,» comme disait Homère

La reine Victoria est sans doute impératrice des Indes, et elle en porte le nom et la couronne; mais le bâton de la vieille femme anglaise, que les gens irrévérencieux appellent une «petite boulotte», n'a rien d'absolument impérial, et si Victoria « règne, comme on disait autrefois, elle ne gouvrene pas.» Elle ne gouverne en réalité que sa maison, avec le soin d'une fortune personnelle qui ne rend pas l'Irlande plus heureuse ou moins pauvre.

Mais est-il besoin de constater que les deux puissants empereurs que l'Europe possède à cette heure, qui sont plus grands que des rois, qui commandent à des peuples plus ou moins inclinés devant eux, qui ont sur leur tête privilégiée l'une de ces couronnes sous le poids desquelles Charlemagne et Charles Quint eux-mêmes auraient succombé, se nomment Guillaume et Nicolas ?

Car nous devons remarquer en passant que les rois, les empereurs et les couronnés, comme tels n'ont plus de noms de famille. Ils s'appellent Jean, Jacques, Jérôme ou Joseph. Ainsi des papes.

Quant à Guillaume, il est Kaiser d'Allemagne, et Nicolas, ou plutôt Nicholas, est czar ou tzar de toutes les Russies

Ils ne parlent pas, du reste, la même langue et ils ne sont point de la même race.

Mais c'est à la fin du XIXe siècle de l'ère chrétienne, un siècle révolutionnaire et démocratique, presque dans l'aube du mytérieux XXe siècle, que cela est et que cela se voit dans le monde, presque sans étonnement.

L'Europe a encore des empereurs.

II

Ces deux hommes, du reste—car un empereur très haut est un homme de chair, d'os et de sang tout comme un simple particulier—ne sont pas absolument vulgaires, et ils ont, avec l'importance du nom et du titre, une valeur humaine, intellectuelle et morale, sur laquelle chacun de nous, sans avoir plus de six pieds, a le droit d'arrêter son esprit et de formuler son jugement.

Etre au-dessus des autres, en haut, au sommet, empereur et maître, avec une couronne au front, souvent aussi lourde qu'éclatante, de nos temps surtout, c'est être vu de tous, c'est appartenir à tous, c'est subir le jugement de tous.

Car les temps permettent à chacun de s'approcher, de regarder, de voir, d'apprécier, de penser, de juger et de dire ; et si l'on doit faire silence ou parler bas dans l'empire de l'obéissance et du pouvoir absolu, il y a des républiques à côté, avec la liberté de la parole.

Quant à la feuille imprimée, elle passe partout, va partout et franchit même les portes du palais royal ou impérial. Guillaume lit les journaux pas toujours avec plaisir.

Et s'il a été de tout temps, comme on dit encore de nos jours, «permis à un chien de regarder un évêque», même quand le chien est laid, n'est-il donc pas, aujourd'hui plus que jamais, permis à un homme quelconque de regarder un empereur ou une Majesté et de dire honnêtement ce qu'il en pense?

Car cette Majesté, sans épithète de nos jours, est un individu qui se fait voir, qui se montre souvent, qui se prodigue, qui parle, qui écrit, qui fume, qui n'a plus rien de divin, qui est ou qui peut être vulgaire, qui cherche la popularité, qui ne la trouve pas toujours, et qui relève de l'opinion publique, du sentiment de son peuple, voire même du simple gueux qui passe sans saluer le souverain et qui ne salue même pas la souveraine, une femme pourtant, mais qui est au bras de l'empereur.

Le mot Majesté, autrefois grand comme Dieu, a singulièrement perdu de sa valeur morale, et le mot empereur, si haut jadis dans l'admiration et le culte des hommes, est loin d'avoir l'éclat et la grandeur qu'il eut aux temps de Charlemagne et même de Charles-Quint.

Ce Charlemagne, du reste, fut grand, ainsi que le dit son nom: «Carolus Magnus».

III

Après tout, Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, est-il donc, ainsi qu'il le prétend, de maison très antique et incontestablement illustre, et les vielles maisons impérales de Halsbourg et de Hohenstaufen n'ont-elles pas plus d'antiquité, de rouille des temps et denoblesse que la sienne ? Hohenzollern n'est pas un nom extraordinairement splendide et l'on ne trouve qu'un vieux château de burg à son origine féodale.

C'est pourquoi, si le mot n'était point malséant, on serait presque autorisé à dire que Guillaume II, malgré tout son orgueil d'empereur, n'est qu'un parvenu, sans effort personnel du reste. Au-delà d'Albert l'Ours, un de ses aïeux, simple marquis de Brandebourg et fondateur de Berlin, quel glorieux Hohenzollern trouvez-vous dans l'histoire d'Allemagne, et lequel conviendrait-il de citer comme un grand homme ou comme un héros? Et cet Albert l'Ours mérita-t-il cet étrange surnom à cause de sa gentillesse, de sa politesse et de sa rare civilisation ? Fonder Berlin fut quelque chose sans doute. Mais les savants éthnographes prétendent que les Borusses de la vieille Prusse ne sont pas précisément des Allemands ou des Germains et que ce ne sont point eux qui ont détruit les légions romaines de Varus.

Ce n'est pas, bien entendu, que les Borusses ne soient point des hommes et qu'il faille mettre les Sannates au-dessous des Scythes ou des Vandales.

Mais il est pourtant nécessaire, au nom de la vérité, de constater une différence dans les races différentes et de ne point prendre un Borusse pour un Germain.

Les Allemands eux-mêmes, à cette heure historique et politique, avec le roi de Prusse pour empereur, n'en font-ils pas une; et s'ils sont «Tous des Hommes», ainsi que leur nom l'indique, seraient-ils tous des hommes de la même façon, de la même éducation, de la même prononciation de langue et de la même race? Ne se seraient-ils point mangés dans les temps antérieurs, comme beaucoup d'autres du reste, pour faire le mélange, la fusion ou l'unité?

Après tout, cela doit intéresser assez peu.

Et que Guillaume ou Wilhelm soit Borusse, Prussien, de noble maison ou même simple parvenu, qu'importe?

Si Guillaume lui-même n'avait pas tant le souci de son origine et de son nom, s'il ne tenait pas à remonter au moyen âge comme vers un sapre qui glorifie, qui donc parlerait de ces choses à moitié sérieusement, et qui donc songerait à lui reprocher d'être moins noble qu'un Habsbourg, un Hohenstaufen, un Philippe de Macédoine ou même un Alexandre-le-Grand?

Guillaume II est empereur, voilà la question.

IV

Oui. Guillaume II est empereur.

Mais quel empereur est-il, et quel homme?

Car l'homme et l'empereur, n'ayant qu'une seule tête sous un même casque, ne font certainement pas deux, et si l'homme était médiocre par l'esprit et par le caractère, avec un cœur de la même médiocrité, l'empereur ne serait pas rigoureusement grand. Le titre ne fait pas l'homme.

Toutefois, pour être juste ou dans le vrai, il faut dire que certains hommes grandissent parfois dans une condition élevée, en face d'un haut devoir et d'une responsabilité supérieure, devant une glorieuse tâche et comme à la révélation d'une conscience nouvelle. Ils s'élèvent, pour ainsi dire, au-dessus de leur nature.

D'autres, également, dans une situation élevée ou imprévue, pour laquelle ils n'étaient point faits, perdent le peu de tête qu'ils avaient, deviennent ridicules ou odieux, font dire qu'ils sont des erreurs du sort et qu'ils auraient dû rester en bas, dans l'ombre, dans l'obscurité qui n'impose aucune tâche importante ou aucun devoir supérieur, ou naître ailleurs que sur les marches d'un trône obtenu par hasard et gagné sans vertu.

Mais l'homme et l'empereur ne font pas deux.

Ils ne peuvent pas être séparés ou divisés.

Si Marc-Aurèle eût été un misérable à l'âme basse, sans grandeur d'esprit et sans une philosophie presque chrétienne, il n'arait point été l'empereuur que l'histoire a connu, qui fut sage, juste et modéré, et qui a été la dernière belle figure de l'ancienne Rome.

On sait aussi que le pouvoir absolu n'a pas pour effet ordinaire de rendre bon l'homme qui est mauvais.

J. GENTIL.

LAMARTINE

Jugé par un Académ'cien.

M. Alfred Mézières vient de publier à la librairie Hachette, une série d'études littéraires et historiques sous ce titre: «Morts et Vivants», où l'éminent académicien passe en revue quelques-unes des figures les plus illustres de ces deux derniers siècles. Nous en détachons cette page sur Lamartine:

On parle volontiers de la facilité de Lamartine. Entendons-nous bien à cet égard. Oui, les vers et la prose finirent par couler de source chez lui; il abusa même plus que personne d'une rare faculté d'improvisation. Mais il n'avait pas commencé par là. Ce génie, qui paraît si naturellement abondant, ne devient facile qu'après douze années de travail, de tâtonnements et d'efforts. Il forge lentement l'instrument merveilleux dont il se servira plus tard avec tant de souplesse.

Il a pour premier maître la nature; d'abord, la terre de Mâconnais où il grandit, libre et fort, en plein air, au soleil, avec les petits vignerons de son village; puis les Alpes aux cimes neigeuses; puis, les bords et les îles enchantés du golfe de Naples, Baïes, Procida, Ischia, Nisida. Il ne traverse pas ces pays si divers en voyageur pressé ou frivole; il y vit, il s'en imprègne, il s'y absorbe dans des méditations, dans des contemplatins muettes qui en ont fait passer pour toujours en lui-même le charme, la beauté, la grandeur. Dans les peintures qu'il en tracera plus tard il aura beau disposer et arranger les détails au gré de sa fantaisie, il en rendra l'impression générale avec une émotion, avec une sincérité pénétrantes.

Après la nature, la Bible avec ses grandes envolées de poésies. Une mère chrétienne, du tour d'esprit le plus religieux et le plus noble, lui en lit et lui en commente les principaux passages. Elle le familiarise avec les sommets. En même temps, les rénovateurs du sentiment moderne, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Gœthe, Chateaubriand, Mme de Staël, Ossian, lord Byron impriment à son imagination une secousse salutaire. Il est de leur lignée par sa manière de sentir.

Mais c'est à une toute autre école qu'il assouplit son style et qu'il apprend son métier de poète. Il étudie de très près Racine, Voltaire. Gresset, Parny; il y trouve le secret de l'aisance et de la grâce. Il acquiert à son tour ces qualités souveraines, peu à peu, par degrés, à la suite d'un long effort. «La conscience nous crie: «Travaillez!» écrit-il à Virieu dès 1810. Les «Méditations» ne parurent que dix ans plus tard. Que de sujets entrepris pendant ces dix années, que d'œuvres mises et remises sur le métier avant d'arriver à la forme définitive! Le poète essaye de tout, de la tragédie, du poème didactique, de l'épopée avant de se fixer dans l'élégie où il excellera. Un «Saül», une «Médée», une «Zoraïde», une « Brunehaut», un «Mérovée », un «César», un «Clovis» sont tour à tour commencés et délaissés. Il espère conquérir la gloire en attachant son nom à quelque travail de longue haleine. Les œuvres moindres auxquelles il met la main de temps en temps ne sont pour lui que des passe-temps de jeunesse.

Il fallut l'encouragement de quelques amis et surtout le patronage des salons littéraires du faubourg Saint-Germain pour décider Lamartine à publier les premières «Méditations». A vingt-neuf ans il doutait encore de lui-même. «Je fais, disait il, de méchants vers, que je n'écris pas, en me promenant tout le long du jour dans les bois les plus sauvages et les plus pittoresques du monde. Ah! si l'homme pouvait rendre seulement quelque ombre de ce qu'il sent dans la nature même inanimée, cela serait assez bon. Mais nous ne faisons que de pâle et ternes copies de ce divin original.»

Quoique une modestie alors très sincère et qui ne dura pas lui inspirât cette inquiétude sur son talent, il était enfin maître de sa plume, il possédait le plus harmonieux des instruments, le rythme et la musique du vers élégiaque. Qu'il eût besoin d'exprimer les sentiments d'une âme tendre ou les impressions d'une imagination ardente, les mots allaient répondre à son appel et se ranger d'eux-mêmes, dans un ordre poétique. Le travail et l'effort des années antérieures disparaissent désormais. Tant d'essais, tant d'exercices répétés avaient si bien assoupli ce génie naissant que rien à l'avenir ne devait lui paraître difficile, qu'il allait se sentir en mesure d'aborder tous les genres avec une incroyable aisance.

C'était une force, mais ce fut aussi un écueil. Lentement préparées, revues avec soin rigoureux, avec le désir de n'y rien laisser d'insuffisant, de tout porter à la perfection, les « Méditations » firent entrer le poète d'un seul coup dans la gloire. Inconnu la veille, il était célèbre le lendemain. Une fortune si rapide, l'admiration et l'enthousiasme du public auraient troublé des têtes plus solides que la sienne. Il n'y résista pas, non qu'il se fût laissé gonfler par la vanité ou par l'orgueil, mais il se crut pour l'avenir assuré du succès. Il ne prit plus la même peine pour le préparer, il remplaça le travail lent et attentif par les audaces de l'improvisation. Depuis lors, presque tout ce qu'il écrira, il l'écrira trop vite, avec des négligences ou des insuffisances d'expression qu'une revision plus soigneuse aurait fait disparaître. Il ne retrouvra plus que par intervalles la langue exquise des «Méditations», cette harmonie de couleurs et de ton, cette sobriété de touche qui, dès les premiers jours, emportaient tous les suffrages. Le flot sera plus abondant et coulera avec plus de force, il ne sera plus aussi pur.

Moment unique dans l'histoire des lettres que celui où apparut tout à coup, après une longue sécheresse poétique, après la stérilité de l'Empire, une poésie si tendre, où se mêlaient à dose égale les sentiments qui pénètrent le plus l'âme humaine, l'amour, la mélancolie, la foi religieuse. Il y eut alors à travers toute la France un frémissement d'admiration, quelque chose d'analogue, malgré tant de différences, à ce qui s'était produit deux siècles plus tôt, lorsqu'on entendit pour la première fois sur la scène les vers héroïques du «Cid».

Déjà, dans les « Nouvelles Méditations», quoique le «Crucifix» et les «Préludes» y soient encore de premier ordre se révèlent des symptômes de précipitation et de négligence. L'impression d'ensemble est moins nette, le choix des pièces moins scrupuleux, l'inspiration moins soutenue. Déjà aussi commence la maladie dont Lamartine a souffert toute sa vie, qui a perdu tant d'écrivains modernes et inspiré tant d'œuvres médiocres, le besoin d'argent. Savoir rester pauvre! Vertu rare qu'ont seuls pratiqué quelques sages comme Béranger et Alfred de Vigny ! Quand on aime le luxe, les voyages, les chevaux, quand on rêve de mener la vie d'un grand seigneur, comment résister aux propositions tentatrices des éditeurs? Ceux-ci sont naturellement attirés par le succès; à peine un ouvrage a-t-il réussi qu'ils en demandent un nouveau afin de ne pas laisser se refroidir la faveur publique.

Le 15 février 1823, Lamartine écrit à Virieu:

«Je viens de vendre 14,000 francs comptant mon second volume des « Méditations», livrable et payable cet été... Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire, et je m'y suis donc mis depuis quelques jours. Cela va grand train.» Trop grand train! Ce n'est pas ainsi qu'avaient été composées les premières «Méditations.»

En revanche, la pensée du poète se déploie avec plus d'abondance, de variété, d'ampleur. Il touche à plus de sujets différents, il se renferme moins dans le recueillement poétique, il se mêle davantage au mouvement des idées contemporaines. L'ode intitulée «Bonaparte» témoigne d'une virilité et d'une puissance qu'on n'attendait guère d'une muse élégiaque.

La même richesse d'images et de rythmes éclate dans les « Harmonies» composées en grande partie à Florence, sous l'inspiration d'un sentiment religieux très vague, mais très sincère. Jusque-là, le poète a surtout chanté l'amour avec la fragilité de ses joies et l'inévitable mélancolie de ses lendemains. Ici, il semble se proposer un but plus élevé, vouloir réveiller la foi dans les âmes endormies. Est-ce bien la foi au sens positif du mot? Ne serait-ce pas plutôt le détachement des choses de la terre, l'aspiration vers l'idéal et l'infini?...

Quoique son âme conserve des habitudes chrétiennes avec un fonds de sentiment religieux, sa pensée sort des limites précises de la foi pour embrasser un champ plus étendu. Jéhova, le Christ, l'Esprit-Saint, le Dieu du Vicaire savoyard, la Nature l'inspirent tour à tour sans qu'on sache à quelle divinité il donne la préférence dans ce Panthéon poétique. Tout devient vague, excepté le besoin de croire à quelque chose, la confiance dans l'éternelle justice et dans l'infinie miséricorde, l'espoir que tout ne se termine pas avec la vie, qu'une destinée plus haute et des jours meilleurs sont réservés à l'homme Il y a là comme une suite d'effusions et d'élévations de l'âme qui charment à la fois les croyants, les esprits délicats, les artistes, les femmes. La société française s'y cherche et s'y reconnaît, à ce moment de l'histoire, avec les doutes qui la troublent et les paroles consolantes dont elle a soif.

PENSÉES.

L'espérance trompée accable et décourage.

La frayeur de la mort ébranle le plus ferme.

VIEUX SOUVENIRS.

Suite

Cologne.— Il est neuf heures. Peu à peu la grande salle d'attente de la gare d'Aix la Chapelle se remplit de voyageurs. J'attends l'heure du départ pour Cologne. Au milieu de cette foule qui m'entoure et me fatigue de son bruit, de son mouvement, de la dureté gutturale de son langage, je me sens seul, horriblement seul. Si je ne puis parler au moins lirai-je. La Bibliothèque est voisine. Dans le tas je cherche les livres aimés de France. Quelques romans de Zola, les plus immondes!—quelques romans de G. Ohnet, les plus ternes! Et c'est tout. La littérature contemporaine représentée dans ce pays, par ces deux noms seulement. Cela presque m'afflige.

Il n'y a plus longtemps à attendre. Le train s'annonce.

L'installation des wagons est mieux que confortable. On peut dire qu'elle est luxueuse. Les compartiments des premières ne tiennent que six places. Chaque voyageur est installé dans son fauteuil.

A mes côtés, un Allemand. La conversation s'engage vite. Il m'aide, avec une bienveillance prévenante, à répondre aux questions incomprises d'un employé de la ligne. Il est aimable, obligeant, fort instruit. Il est de Francfort. Il professe pour Frederic une admiration sans bornes et me vante la force de son intelligence et surtout les qualités généreuses de son cœur. Il n'aime pas beaucoup le jeune Guillaume qui lui paraît trop tapageur. Il me parle de la France avec admiration. Comme tous les Allemands intelligents que n'aveugle pas la haine jalouse envers la grande nation, il regrette les malentendus qui ont fait de deux peuples qui devraient n'avoir d'autres rivalités que celles des arts, des sciences, des lettres, des ennemis irréconciliables. Il croit aux victoires futures de la France, et il déclare que l'Allemagne elle-même, courbée sous le joug du caporalisme prussien, saluerait avec joie des événements qui lui assureraient une plus grande part d'indépendance.

A mesure que cet Allemand fait ses réserves, je me rappelle l'absence des photographies du jeune Guillaume constatée hier aux vitrines d'Aix la Chapelle: décidément, dans cette partie de l'Allemagne, qui n'aima jamais trop la Prusse, ce symptôme est à retenir.

Nous sommes à Cologne. Ici, comme à Aix la Chapelle, la cathédrale est la curiosité principale. Je m'y rends sans plus attendre. Et tout aussitôt, à voir, de l'extérieur, le colossal monument, je suis saisi d'étonnement et d'admiration. La cathédrale a la forme d'une croix. Mais comment la décrire? Je m'y sens impuissant. C'est une merveille unique. Jamais, devant un amoncellement de pierres, je n'éprouvai une telle émotion. L'intérieur, avec les cent colonnes, d'une légèreté surprenante, qui soutiennent la nef, avec ses voutes hardies, son chœur grandiose, ses sculptures, ses vitraux si riches, ses sept chapelles, accroit encore le saisissement. C'est un de ces spectacles magnifiques, incomparables, qu'on revoit dans le souvenir, qu'on fait revivre pour soi, mais que la plume ne peut peindre.

Victor Hugo, lui-même, malgré la force pénétrante de sa vision, malgré son talent de description admirable, ne satisfait pas l'esprit tourmenté qui recherche dans son livre une image écrite du merveilleux monument... Du haut de la tour la plus élevée, où l'on arrive en gravissant 518 marches, la vieille cathédrale, vieille de plus de six siècles, et pourtant inachevée encore, apparaît dans l'enchevetrement harmonieux de ses piliers, de ses tours, de ses contreforts, et l'on s'étonne à la fois des proportions immenses de l'édifice et de la grâce si légère de tous ses détails. Le Rhin, tout au pied, se déroule dans une lenteur majestueuse. Et je me prends à réfléchir qu'en deça comme au-delà c'est l'Allemagne, l'Allemagne unifiée, puissante, glorieuse!...

Même à côté de la cathédrale, l'Hôtel de Ville reste une curiosité remarquable. « C'est un de ces ravissants édifices arlequins faits de pièces de tous les temps et de morceaux de tous les styles qu'on rencontre dans les anciennes communes qui se sont elles-mêmes construites, lois, mœurs et coutumes de la même manière.»

Aujourd'hui, nef du treizième siècle, beffroi du quatorzième, porche et arrière cour de Maximilien, halle de Charles-Quint, vieillis ensemble par le temps, chargés de traditions et de souvenirs par les événements, soudés et groupés par le hasard de la façon la plus originale et la plus pittoresque, forment l'Hôtel de Ville de Cologne.

Ces deux visites faites, j'ai le temps encore, avant que la nuit ne tombe, de visiter le jardin zoologique, qu'on m'a dit curieux et remarquable.

Joli, en effet, intéressant, mais cette impression tiendra-t-elle devant les merveilles annoncées de l'établissement d'Amsterdam et du jardin d'Anvers?

Puis je parcours la ville. De beaux quartiers, des magasins grands et bien tenus, une animation suffisante. Mais, pas de cachet propre, pas d'originalité qui retienne, rien qui distingue cette grande ville de toute autre grande ville. Verrai-je encore autre chose? Ma décision est prise. Demain, je partirai pour la Hollande.

Mais il faut passer ici une soirée encore. Comment l'emploierai-je? Le hasard place à mes côtés, dans la grande table d'hôte, où seules des conversations en Allemand s'échangent, un Espagnol, qui parle français. D'ailleurs, je parle suffisamment sa langue, et nous voici bientôt unis par la même situation et l'insupportable ennui du même isolement. C'est un homme de bonne compagnie, qui a beaucoup vu et beaucoup voyagé. Nous sortons ensemble et une soirée que j'avais redoutée si seule et si triste, s'égaie par sa présence.

YAN DE LESCA.

A suivre.

Un tramway électrique sur la glace.

Ce n'est pas d'Amérique, comme on pourrait le supposer, que la nouvelle nous arrive, mais de Russie.

Il paraît que, pour la prochaine saison d'hiver, Cronstadt sera relié à Oranienbaum par une ligne de tramway électriques établie sur la glace du golfe de Finlande. Pourvu qu'un dégel subit ne surprenne pas les voyageurs dans le cours du trajet!

MOTS POUR RIRE.

Du modernisme dans l'expression.

On daube, entre rapins, sur un amateur de tableaux, et l'on conteste sa compétence en art.

—X .. ! dit l'un d'eux... Il se connaît en peinture comme un maquignon se connaît en automobiles!

Un débat s'élève sur les vertus départies à chaque sexe, et, naturellement, chacun revendique le meilleur lot pour le sien.

—Il y a, dit une dame, une qualité qu'on ne peut dénier à la femme: la bonté... Toutes les femmes sont bonnes!

—Et c'est fort heureux, ajoute un monsieur, à une époque comme la nôtre, où tous les hommes sont militaires.

---

ne pas vous avoir attendue.... un rendez-vous pressé m'obligeait à sortir.

Il passa dans la pièce voisine, changea de cravate, brossa son chapeau avec soin et ajouta :

—Ne m'attendez pas ce soir, il est probable que je rentrerai tard.

Et il sortit.

Où donc était l'époque, si peu éloignée cependant—une année à peine—où, s'il était forcé de rester une heure loin d'elle, il ne la quittait jamais sans une parole de regret, sans un baiser.

L'évocation de cette période heureuse de son existence amena des pleurs, sous ses paupières, et, ne voulant pas s'abandonner au découragement, elle réagit, s'interdisant de penser. L'ombre se répandait lentement autour d'elle, elle eut peur de la tristesse de l'obscurité, sonna, demanda de la lumière et les journaux du soir. Plusieurs reproduisaient la note du *Figaro* et ajoutaient :

"—Nos confrères du matin disaient :

"Cherchez la femme", nous sommes en mesure d'affirmer, en effet, qu'une jeune et charmante Américaine, que la discrétion seule nous empêche de désigner plus clairement, ne serait pas étrangère à la querelle des deux clubmen."

Madeleine comprit que cette insinuation émanait des explications, discrètes pourtant, données par M. de Valdrès, désirant avant toutes choses éloigner d'elle tout soupçon et sa pensée alla vers lui dans un élan de reconnaissance et d'émotion véritables.

Les journées se succédaient monotones et tristes. Mme de Creil entrevoyait à peine son mari aux heures des repas, le reste du temps elle demeurait seule. Sans doute, elle aurait pu se rendre chez la princesse Klinska ou chez la comtesse Yermoff. Mais sans éprouver aucune rancune contre ces dames, c'était chez elles, autour d'elles qu'elle avait vu son bonheur s'effondrer.

Elle avait trop souffert, durant ces quelques semaines, pour que la seule présence de ses anciennes amies ne lui fût pas douloureuse.

Aussi, elle demeurait seule en face de ses pensées, de ses tourments; car, elle souffrait cruellement, la pauvre Madeleine. Une telle lassitude l'envahissait qu'elle demeurait passive, résignée en apparence; mais des élans de désespoirs fous la secouaient, des tentations de crime, des idées de meurtre la hantaient; puis elle retombait brisée.

A quoi bon, en effet? Miss Pole disparue, cela empêchait-il Lucien de l'avoir aimée, désirée, cela empêcherait-il Madeleine de souffrir! N'était-il pas préférable de hâter le dénouement, de provoquer elle-même une séparation, le divorce même. Au moins elle serait délivrée de ce supplice de vivre auprès de Lucien, le sachant, le voyant uniquement occupée d'une autre. Peut-être même alors il penserait au passé, il la regretterait, au lieu de la considérer comme un obstacle à son bonheur. Et un désir lui venait, celui de se retrouver dans les endroits où elle avait vécu heureuse, aimée de son aïeule et plus tard enivrée de l'amour de Lucien.

Le présent lui était si cruel, l'avenir lui apparaissait tellement sombre, qu'elle souhaitait ardemment de se plonger dans les ineffables délices de ce passé à jamais disparu.

Lucien ne parlant pas de regagner Grandmaison, Madeleine se décida enfin à lui faire part de sa résolution d'y retourner sans retard, et, au refus formel qu'il lui opposa, refus auquel elle s'attendait, du reste, elle répliqua sans aigreur, mais avec fermeté :

—Rien ne vous oblige à m'accompagner, mais ma décision est irrévocable.

—S'il en est ainsi, je ne sais vraiment pourquoi vous me consultez.

—Uniquement parce que je ne suis pas encore déshabituée de cette manière d'agir.

Il feignit de ne pas avoir entendu.

—Prévenez-moi donc lorsque vous aurez décidé le jour et l'heure de votre départ, afin que je fasse retenir un coupé et que je vous accompagne.

—A quoi bon! Je dois m'accoutumer à marcher seule dans la vie.

Son accent était devenu amer. Lucien reprit avec impatience :

—Encore des reproches!

Cette phrase fouetta les ressentiments de Madeleine et avec vivacité, mais sans se départir de son calme :

—Non, Lucien, car je me suis juré de ne vous en point faire, et même, mieux vaut en finir; lorsque vous penserez pouvoir obtenir le divorce, vous n'aurez qu'à m'indiquer ce que je dois faire, je suivrai de point en point vos instructions.

L'étonnement de M. de Creil était grand. Il avait redouté une résistance opiniâtre de Madeleine et au contraire, elle allait au devant de ses désirs secrets. Comme il arrive souvent, lorsqu'on se trouve subitement en possession d'un objet souhaité, il demeura plus surpris que charmé de ces paroles. Peut-être, malgré ses torts, son amour-propre était-il froissé de cette facile résignation à lui rendre une liberté qu'il enviait quelques jours auparavant.

—Comment, exclama-t-il, vous songeriez?

—Ecoute, Lucien, fit-elle — et une grande tristesse se mêlait dans son accent à une infinie douceur — je souffrirais moins d'être complètement, et pour toujours séparée de toi, que de continuer à mener l'existence que tu me fais. Peut-être, à la longue....l'oubli de notre amour viendra t-il aussi pour moi.

Elle refoula des sanglots, qui l'étouffaient et reprit nerveusement :

—Voilà donc une chose décidée.... à ton premier appel, je quitte Grandmaison et je fais le nécessaire.

Ce fut avec une réelle émotion que Lucien demanda :

—Tu me donnera de tes nouvelles?

Sans presque s'en être aperçus, ils avaient repris un langage affectueux dont depuis longtemps ils s'étaient déshabitués.

—A quoi bon? murmura Madeleine, en se dirigeant vers son appartement particulier.

Lucien fit un mouvement pour s'élancer vers elle; sans doute le souvenir de miss Pole se présenta à sa pensée; il retomba sur le fauteuil où il était assis.

Le soir même, Madeleine quittait Paris, sans avoir revu son mari.

XLVI

Le voyage s'accomplit tristement pour Mme de Creil, mais un pâle sourire éclaira sa physionomie, lorsque de loin, elle entrevit la silhouette de Grandmaison.

Enfin elle voyait donc cette demeure, avec ses airs de château, son parcs aux pelouses contournées, et les corbeilles de géraniums entourant une minuscule pièce d'eau pompeusement nommée le "vivier", et la longue allée de platanes et le berceau de lauriers roses. De nouveau elle se trouvait sous ce beau ciel de la Provence, si bleu, avec ses couchants flamboyants, ses nuits claires, étoilées, ses clartés aurorales pures et grisantes, son soleil étincelant!

La vieille Nanie l'accueillit de son bon sourire, avec son chef branlant sous le mouchoir noué à la provençale, et le ton affectueusement grondeur, que prennent volontiers les anciens serviteurs, marquant ainsi leur attachement aux maîtres qu'ils ont élevés. Madeleine s'était jetée dans ses bras, et l'embrassait à pleines lèvres. Cette femme avait connu, avait aimé son aïeule, elle représentait à ses yeux le passé, les joies de son adolescence, les timidités et les troubles de ses journées de fiancée.

En une seconde, se déroulaient à ses yeux les plus minuscules incidents de sa vie auxquels la vieille Nanie avait toujours été mêlée.

La phrase qu'elle lui avait dite, en la déshabillant, durant sa nuit de noce, revint nettement à son souvenir :

—[illegible]

et pourtant, les années écoulées, n'avaient encore accompli sur elle aucun ravage. Si ses yeux étaient plus voilés, c'était par les larmes répandues depuis quelques semaines; si son teint avait moins d'éclat, la faute en était seulement aux angoisses ressenties.

Dans la chambre d'honneur, le grand lit carré, s'avançait toujours, sur son estrade majestueuse; les deux oreillers, dont la vue avait si fort troublé Madeleine, la première nuit de ses noces, s'étalaient toujours sur les draps à odeur de lavande.

Nanie avait suivi sa jeune maîtresse et l'aidait d'une main, devenue maladroite à se débarrasser de son manteau, de son chapeau.

—Eh bien.... et M. Lucien? fit-elle tout à-coup.

Madeleine rougit, détourna ses regards, ne voulant pas avouer la vérité, dire sa détresse, honteuse de cet abandon comme d'une faute personnelle, n'étant pas préparée à cette question, si simple pourtant.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup
Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.